Ami du Clergé du 21 septembre 1950

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — **XXXV.** 17[e] Dimanche après la Pentecôte : L'unité du Corps mystique, 265. — **XXXVI.** 18[e] Dimanche : La rémission des péchés, 266.
Mois du Rosaire. — **I.** Notre-Dame du Rosaire, 268.
Instructions sur le Pater. — **II.** « Qui êtes aux cieux », 270.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CI. Dernières années de Luther, 272.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

(17[e] Dimanche après la Pentecôte)

XXXV

L'UNITÉ DU CORPS MYSTIQUE

Mes frères,

La liturgie peut utiliser souvent les mêmes pensées et les mêmes expressions. Mais nous devons constater aussi la variété des leçons qui nous y sont données, pour en venir toujours au même but. Le voici bien indiqué dans la collecte d'aujourd'hui :

« Seigneur, nous vous en prions, donnez à votre peuple la grâce d'éviter l'impulsion du diable, afin qu'avec un cœur pur il soit attaché à vous seul, qui êtes son Dieu ! »

Sous une forme ou sous une autre, c'est toujours à cela qu'il faut aboutir :

1° Eviter les pièges, les impulsions, les suggestions du démon, vaincre ce que nous appelons les tentations.

2° Garder le « *cœur pur* », expression qui signifie un cœur droit, sincère, dégagé des liens d'en bas et ouvert aux inspirations divines.

3° Donner ce cœur, dans sa loyauté et sa ferveur à Dieu seul, pour le connaître, l'aimer, le servir, rester uni à lui, vivre sous son regard, obéir à ses lois, travailler pour posséder dans l'éternité.

Sur ce thème fondamental, de très hautes pensées viennent constituer notre foi chrétienne. Et nous allons trouver dans l'épître et l'évangile des idées de toute première importance.

I. — *L'épître : La charité fraternelle*

S.. Paul, par delà ses chers Ephésiens, nous parle de l'esprit qui doit nous animer les uns envers les autres. Notre texte comporte deux parties complémentaires :

1° *Amour mutuel des chrétiens :*

« Je vous conjure, moi, prisonnier dans le Seigneur, — Paul était alors, en effet, prisonnier à Rome, — de marcher d'une manière digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés, — la sublime vocation à la foi chrétienne, — en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres avec charité, vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix.... »

2° *Les causes profondes de cette charité* mutuelle. Elles sont plus importantes encore que les belles recommandations que fait S. Paul aux chrétiens de tous les temps.

Pourquoi devons-nous nous aimer les uns les autres ? — Parce que nous ne faisons qu'un seul corps en Jésus-Christ, parce que Jésus est venu rapprocher les hommes, en faire une grande famille spirituelle et immortelle, un foyer de continuelle et ardente charité, une nouvelle humanité en un mot, toute différente de l'humanité divisée, jalouse, envieuse, pétrie d'égoïsme et d'ambition individuelle, que toute l'histoire et que notre expérience de tous les jours nous fait connaître.

Cette unité du corps chrétien, c'est ce que nous appelons « le Corps mystique du Christ », ce que S. Augustin a appelé « le Christ total ». Car le Christ est autre chose qu'un homme parmi les autres, il est l'Homme-Dieu, et à ce titre l'Homme universel, vivant en nous, agissant en nous, et nous unifiant dans son amour.

Ecoutez tout cela dans la seconde partie de notre épître :

« Il y a, dit-il, un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation. Il y a un seul Seigneur, une seule Foi, un seul Baptême. *Il y a un seul Dieu et Père de tous*, qui est au-dessus de tous, qui agit par tous et qui réside en nous tous : il est béni dans les siècles des siècles ! »

Etait-il possible de mettre devant nos yeux une vérité plus grandiose, plus saisissante en termes plus denses, plus catégoriques ? Notre fraternité chrétienne, en voilà la source intarissable. Nous devons nous aimer, parce que nous sommes spirituellement du même sang, du même corps, parce que nous avons le même Père, parce que nous avons reçu le même Baptême, parce que nous professons la même Foi et nourrissons la même Espérance, parce que nous allons au même but suprême : la possession de Dieu et la possession de notre fraternité commune, pour l'éternité !

Nous comprenons dès lors que le Graduel chante :

« Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu, le peuple que le Seigneur a choisi pour son héritage ! »

Ce peuple, vous l'avez compris, c'est le peuple chrétien.

Et nos âmes sont dans les cieux où habite le Créateur, si nous le comprenons bien :

« Les cieux ont été faits par le Verbe du Seigneur et toute leur beauté vient du souffle de sa bouche ! »

II. — *L'évangile*
Deux grands commandements

L'évangile ne nous fait pas changer de climat spirituel. Nous retrouvons les mêmes pensées magnifiques.

Les pharisiens s'approchent de Jésus. L'un d'eux, docteur de la Loi, c.-à-d. savant juif versé dans les Ecritures, lui pose cette question qui était l'un des problèmes le plus souvent agité dans les écoles juives : « Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ? »

Il y avait en effet, dans la Bible, une quantité prodigieuse de commandements. Les uns étaient positifs, les autres négatifs. Les premiers imposaient des actes à faire, les seconds des actes à ne pas faire. Les docteurs de la Loi en avaient supputé le nombre et avaient découvert qu'il y avait 248 commandements positifs et 365 négatifs, soit en tout 613. Et dans cette forêt de préceptes, les docteurs cherchaient à établir un ordre de préséance, mais ne s'entendaient pas entre eux. Jésus, lui, n'hésite pas un instant. Il résume, il simplifie divinement. Il répond en effet :

> « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Mais le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! »

Ah ! comme cette divine formule, que nous avons déjà commentées à maintes reprises, doit être vivante, précise et agissante dans nos mémoires et dans nos cœurs. Il n'y a rien de plus essentiel dans toute la morale chrétienne.

Et je n'ai pas besoin de vous montrer comment ces paroles du Christ sont en concordance directe avec celles de S. Paul que nous méditions il n'y a qu'un instant.

Jésus nous affirme que toute la substance des Ecritures s'y trouve renfermée, car il dit : « Dans ces deux commandements sont renfermés la Loi et les Prophètes », ce qui était une expression proverbiale chez les Juifs, pour désigner toutes les Ecritures.

Dans cet évangile nous recueillons, ensuite, ce que l'on pourrait appeler une « contre-offensive de Jésus contre les pharisiens. Ils l'ont interrogé. C'était moins pour s'instruire que pour le mettre à l'épreuve. Même après l'avoir entendu, ils ne se rangent pas à l'éclat supérieur de sa sagesse. Jésus leur pose donc, à son tour, une question : au Ps. CIX, bien connu de tous les Juifs, David s'écrie : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds... »

Tous les Juifs savaient que ces paroles étaient dites du Messie, et que le Messie serait fils de David. Mais ils ne voulaient pas admettre qu'il serait aussi le Fils de Dieu. Et pourtant, le Seigneur, en parlant par la bouche de David, et en l'appelant, lui aussi, « Seigneur », ne pouvait indiquer autre chose qu'une égalité de nature avec lui-même.

C'était là un profond mystère. Jésus n'insiste pas. Il se borne à ouvrir une voie. Nous, chrétiens, nous savons où cette voie conduit : au dogme de la divinité du Christ, au dogme de l'Incarnation du Verbe et au dogme de la Rédemption. Les Juifs auraient pu et dû le comprendre comme nous.

* *

La charité mutuelle qui unit les hommes régénérés dans le Christ est tirée du Cœur même de Dieu. « Dieu est Amour », a dit S. Jean. Il est hors de doute que cette charité divine doit être notre idéal, notre centre, notre but suprême, en un mot toute notre vie. Ainsi soit-il.

(18e Dimanche après la Pentecôte)

XXXVIII

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

Mes frères,

L'Introït de ce dimanche commence par un mot qui demande explication : « Donnez la paix, Seigneur, à ceux *qui vous attendent...*[e] » Notre vie sur la terre est donc *une attente*. Pensée bien souvent exprimée plus d'une fois dans l'Evangile. N.-S. nous compare à des serviteurs qui attendent leur Maître et qui ne savent pas à quelle heure il rentrera. Les premiers chrétiens surtout vivaient dans une attente continuelle de l'avènement du royaume du Christ. Nous pouvons dire que le développement des sciences nous a conduits jusqu'à un point où, nous aussi, nous sommes dans l'attente. Les non-croyants attendent l'ouverture de ce Paradis de la terre que tant de fois on leur a promis, et beaucoup d'entre eux, désespérant de son ouverture attendent la catastrophe finale, qui mettra un terme à l'existence de l'humanité entière sur cette planète agitée et tourmentée.

Notre attente à nous, chrétiens, est d'un caractère bien différent : nous attendons non pas quelque chose, mais *quelqu'un,* nous attendons notre Dieu, notre Sauveur. Et nous l'attendons dans la paix du cœur. C'est cette paix que nous demandons : « Donnez la paix, Seigneur, à ceux qui vous attendent afin que vos prophètes soient trouvés véridiques ; exaucez les prières de votre serviteur et celle d'Israël, votre peuple. »

Mais la seconde partie de ce même Introït est encore plus émouvante : « Je me réjouis de ces mots qui m'ont été dits : Nous irons dans la maison du Seigneur ! »

Oui, c'est là notre espérance pour l'éternité : Nous irons dans la maison du Seigneur, dans son Eglise ici-bas et dans son ciel, après cette vie !

Examinons sous cette lumière les autres textes liturgiques de ce jour.

I. — *La Collecte : Que Dieu dirige nos cœurs*

La première prière de l'assemblée chrétienne est une touchante supplication, dans le sentiment de notre impuissance :

> « Seigneur, nous vous en supplions, que l'opération de votre grâce dirige nos cœurs, puisque sans vous nous ne pouvons vous plaire. »

Cette prière va directement à l'encontre des pensées d'orgueil que trop souvent l'on trouve chez les hommes. Ils veulent se suf-

fire, ils veulent se passer de Dieu. Les événements ont beau se moquer de leurs prétentions, démentir leurs espérances, ils continuent à croire en eux-mêmes.

Mais notre prière se place dans un plan supérieur. Admettons que l'homme puisse faire ce qu'il veut, par ses propres forces, dans le domaine temporel, pour la vie présente. Je dis bien : admettons, par pure hypothèse, car cela même est faux, et nous savons tous que l'homme est bien loin de faire tout ce qu'il veut. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que cette vie n'étant qu'une préparation à la vie éternelle, nous ne pouvons faire un seul pas dans le chemin qui conduit à cette vie bienheureuse, sans le secours de Dieu. C'est là une vérité certaine, pour nous, c'est un dogme de notre foi : « Sans moi, disait Jésus, vous ne pouvez rien ! » Il voulait dire : rien de ce qui compte devant Dieu, de ce qui a une valeur devant Dieu, c.-à-d. une valeur tout court.

II. — *L'épître : Notre espérance est dans le Christ*

Nous plaindrons-nous de cette impuissance qui est la nôtre ? Nous aurions peut-être le droit de le faire, si Dieu ne nous ouvrait pas des horizons immenses. Si nous ne pouvons rien, c'est qu'il nous appelle à un bonheur qui dépasse toutes nos conceptions, à un état qui est au-dessus de toutes les forces de la nature. Ecoutons donc S. Paul, dans ce passage tiré de sa Ire Lettre aux Corinthiens. Il nous fait entendre un cri d'allégresse, il nous suggère des sentiments de reconnaissance sans bornes. Cette grâce de Dieu dont nous ne pouvons nous passer, elle est chez nous et en nous un trésor, une richesse inestimable :

« Mes frères, je rends grâces continuellement à mon Dieu pour vous, à cause de la grâce de Dieu qui vous a été donnée dans le Christ Jésus... »

Quelle est donc cette grâce ? — Ici-bas, c'est la foi, certifiée par les miracles du Christ, c'est le pardon de nos péchés, c'est la vie d'union avec le Christ ; et dans l'autre vie, c'est tout ce que résume d'indicible ce ce seul mot : le Ciel.

S. Paul, en effet, continue :

« Car en lui, en Jésus-Christ, vous êtes devenus riches en toutes choses, en toute parole et en toute science, — il s'agit de la parole divine des Ecritures et de la science du salut, la seule nécessaire au fond, — le témoignage du Christ ayant été aussi confirmé parmi vous, de sorte qu'il ne vous manque aucune grâce, à vous qui attendez la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel vous affermira encore jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de l'avènement de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Les premiers chrétiens attendaient cet avènement de Jésus-Christ. Nous l'attendons encore. Et il n'y a pas lieu d'être surpris de ce qui peut nous paraître une bien longue attente, car Dieu est éternel et sa mesure n'est pas à notre échelle. Comme le dit saint Pierre, après les Prophètes, pour Dieu « mille ans sont comme un jour ».

III. — *L'évangile : Jésus remet les péchés*

La page d'évangile de ce dimanche nous met en face d'un de ces miracles, par lesquels Jésus a confirmé sa mission divine parmi nous.

Jésus est entré dans une maison de Capharnaüm, petit village situé au bord du lac de Tibériade. Pendant qu'il prêche dans cette maison, bondée d'auditeurs attentifs, voici qu'on lui présente un paralytique couché sur son lit. Pour les Juifs en effet la preuve décisive de la mission de prophète que, manifestement, revendiquait Jésus, c'était le miracle. Guérir un malade incurable, c'était donner la preuve que l'on était envoyé par Dieu, approuvé et investi par Dieu, que l'on parlait et prêchait au nom de Dieu. Mais Jésus veut dépasser encore l'attente des Juifs. Il est venu pour les âmes et non pour les corps, pour une mission spirituelle et non pour une tâche temporelle. Entre lui et les Juifs qui attendaient un Messie triomphateur et libérateur, mais dans le domaine politique, bien plus que dans le domaine moral, il y avait un malentendu qu'il chercherait en vain à dissiper et qui, finalement, causerait sa mort, condamné qu'il serait par l'incompréhension des maîtres de son peuple.

Jésus donc, au lieu de guérir immédiatement le paralytique, lui dit gravement : « Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis ! »

Il dut y avoir chez tous une grande déception: la rémission des péchés, ce n'était pas cela qu'on attendait d'un prophète. Parlez-nous de la guérison de sa maladie, cela au moins comptait ! Mais la rémission des péchés ! Sans la guérison corporelle, cela ne semblait rien ! Et combien, de nos jours, seraient tentés de raisonner comme les Juifs d'alors ; nous sommes si matériels, sans nous en apercevoir !

Mais les plus instruits dans l'auditoire de Jésus ne se bornent pas à montrer une déception. Ils prennent l'offensive : remettre les péchés ! Blasphème, pensent-ils. Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu ?

Et c'était là que Jésus les attendait. Son regard pénètre en effet dans les cœurs. Il lit les pensées qui s'y cachent, comme dans un livre ouvert. Et il le fait voir immédiatement :

« Pourquoi, dit-il, pensez-vous le mal dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Lève-toi, dit-il alors au paralytique, et retourne dans ta maison. » Et le malade se leva et s'en alla dans sa maison. »

On saisit ici sur le vif le rôle du miracle dans la vie du Christ. Jésus ne guérit pas pour guérir. Car après tout, ceux qu'il a guéris une fois finiront par mourir comme les autres. S'il guérit, c'est pour prouver quelque chose ; ne l'oublions jamais. Les miracles de Lourdes ne sont pas non plus une manifestation simplement humanitaire. Ils ont pour

but de répondre aux négations de la philosophie contemporaine, qui proclamait le miracle impossible. Les miracles de Lourdes nous sont garants de l'authenticité des miracles des saints à travers les siècles et tout ensemble des miracles de l'Evangile. Mais tous ces miracles ne tendent qu'à une chose : prouver l'autorité divine du Christ, prouver qu'il a ce pouvoir qui seul devrait nous intéresser : *le pouvoir de remettre les péchés,* le pouvoir de nous purifier de nos fautes, de nous réconcilier avec Dieu, de nous rendre dignes de l'amour divin, de la société divine, pour l'éternité !

* *

Ne nous lassons jamais de passer ainsi au plan éternel, des fausses richesses de cette vie aux vraies richesses de la vie future. C'est dans ce mouvement que consiste toute notre foi religieuse. Ce que nous prenons pour le réel n'est qu'une apparence qui passe : le réel vrai, c'est Dieu et la vie éternelle en Dieu. Allons à Lui, malgré nos fautes ; il nous les pardonnera si nous le lui demandons avec sincérité et son Amour nous gardera. Ainsi soit-il.

MOIS DU ROSAIRE

Le Mois du Rosaire ne revêt pas dans nos paroisses la solennité du Mois de Marie. Pourtant nombre de curés ont l'habitude d'y consacrer une instruction de piété chaque dimanche. Beaucoup voudront sans doute le faire cette année en préparation à la proclamation du dogme de l'Assomption de la T. S. Vierge qui aura lieu en clôture du Mois du Rosaire, le 1er novembre, fête de la Toussaint. C'est à leur intention que nous donnons cinq instructions dominicales sur le Rosaire.

I

NOTRE-DAME DU ROSAIRE

Mes frères,

On peut donner plus d'une signification à ce titre de Reine du T. S. Rosaire sous lequel nous fêtons, aujourd'hui et pendant tout ce mois, la Sainte Vierge, et en particulier celle de *Promotrice du Rosaire.*

Histoire ou légende, la tradition veut que Notre-Dame ait remis elle-même le chapelet à S. Dominique comme une arme invincible contre les Albigeois ? Les érudits en discutent encore. Mais en tout cas, ce qui n'est pas légende, ce qui est certain, ce qui saute aux yeux à moins d'être aveugle, c'est que la Ste Vierge n'a cessé de se faire, elle-même, en nos temps modernes, la promotrice du rosaire.

Est-il recommandation plus autorisée et plus influente de cette prière à Marie ? Les saints et les papes n'ont cessé de la prêcher aux chrétiens, et cette unanimité a une force d'éloquence convaincante ; aussi bien dans la suite de grandes apparitions dont on ne peut raisonnablement mettre en doute l'authenticité, la Ste Vierge s'est faite l'apôtre du rosaire. N'est-ce pas là raison décisive pour nous de la pratiquer ?

Nous allons voir comment, d'une façon progressive à *la Salette* d'abord, à *Lourdes* ensuite, à *Fatima* enfin Marie a été pour nos temps, en ce sens, Notre-Dame du T. S. Rosaire.

I. — *La Salette : Notre-Dame des Roses*

Les deux petits voyants nous ont décrit la Dame qui leur apparut le 19 septembre 1846. Sa tête était surmontée d'un diadème de lumière, garni à la base de roses de toute couleur, d'où jaillissaient des rayons lumineux. Les contours du fichu qu'elle portait croisé sur sa poitrine étaient ornés d'une guirlande de roses pareilles à celles du diadème. Ses chaussures avaient aussi une garniture de roses : on sait même qu'au moment de la disparition de la Vierge, alors que ne restaient plus visibles que les souliers, dans le désir qu'il avait de garder un souvenir de l'apparition, le petit Maximin voulut s'emparer d'une de ces roses ; il fit un bond en avant pour y mieux réussir ; mais quand il étendit le bras l'apparition s'était évanouie.

La rose, fleur royale, est riche de symboles. Mais elle est particulièrement la représentation de l'*Ave Maria,* « c'est une rose vermeille » qu'on présente à Marie (S. L.-M. de Montfort, *Traité,* n° 253). C'est, d'ailleurs, l'origine du mot *rosaire :* gerbe, bouquet, couronne de *roses* dont on fleurit la T. S. Vierge.

N'y a-t-il pas là déjà, dans le seul symbolisme de la parure de la Vierge, un témoignage céleste en faveur du rosaire, surtout si l'on tient compte des paroles de la Vierge aux petits voyants et, plus encore, de la convergence des apparitions de la Salette, Lourdes et Fatima ? A un moment de son entretien avec Maximin et Mélanie, la Dame leur demanda en effet :

— Faites-vous bien votre prière, mes enfants ?
— Pas guère, Madame.
— Ah ! mes enfants, il faut la faire soir et matin. Quand vous n'aurez pas le temps dites au moins un *Pater* et un *Ave*. Et quand vous le pouvez dites-en davantage.

Ici encore, la recommandation n'est qu'amorcée. Le chapelet n'est pas nommé, mais les prières que recommande la Vierge de la Salette ce sont celles qui composent le chapelet : le *Pater* et l'*Ave*. Un *Pater,* un *Ave :* c'est un minimum, courte prière d'exception quand vraiment on n'a pas le temps. Mais normalement il faut les multiplier et la multiplication des *Pater* et des *Ave,* c'est cela le chapelet.

S'il n'y avait eu dans la suite Lourdes et Fatima nous n'attacherions peut-être pas la même importance à cette recommandation et on ne s'arrêterait qu'aux reproches et aux supplications de la Vierge en larmes qui ne peut plus retenir le bras de son Fils... Mais, quand on tient compte des autres apparitions qui vont suivre, on a l'impression qu'il y a déjà à la Salette ce témoignage en faveur du rosaire qui se fera plus explicite dans la suite.

II. — *Lourdes : Notre-Dame du chapelet*

A Lourdes, quand l'Immaculée apparaît à Bernadette les traits de Notre-Dame du Rosaire se précisent.

L'apparition elle-même a un chapelet : chaine jaune, grains blancs, grande croix. Bien plus, tout le temps que Bernadette récite ses « *Je vous salue, Marie* » l'Immaculée égrène aussi son chapelet « sans pourtant remuer les lèvres », remarque l'enfant. Et du rosaire elle porte aussi l'emblème, comme la Dame de la Salette : elle avait les pieds nus, avec deux roses sur les pieds.

Un jour l'invitation à la pratique du chapelet se fait plus explicite encore et plus pressante. C'est lors de la vision du lundi 1er mars. On voit Bernadette présenter son chapelet à l'apparition et les gens qui sont là s'imaginent qu'elle demande à la Sainte Vierge de le lui bénir et tous imitent son geste en levant leur chapelet. Mais, interrogée après l'apparition, l'enfant explique :

« Quand j'allais à la Grotte, une femme m'a priée d'y réciter son chapelet ; je le lui ai promis et je l'ai fait, laissant le mien à la poche. Mais la Dame m'a demandé où j'avais mon chapelet. Je lui ai répondu que je l'avais à la poche. Elle m'a dit : voyons-le ; alors je l'ai tiré de ma poche et je le lui ai montré, en l'élevant un peu. La Dame m'a dit : « Servez-vous de celui-là. » Je l'ai fait. » (Cros, I, p. 313).

Certes l'apparition de Notre-Dame de Lourdes, c'est avant tout la manifestation de l'Immaculée, celle qui dit à Bernadette : « Je suis l'Immaculée Conception », comme pour confirmer la proclamation de ce privilège quatre ans plus tôt. Pareillement, l'apparition de la Salette était avant tout la manifestation de Marie, réconciliatrice des pécheurs, celle qui venait avertir les enfants et son peuple de leurs péchés et offrir ses bons offices d'avocate pour conjurer les malheurs prêts à les frapper. Mais dans les deux cas, c'est aussi Notre-Dame du Rosaire, celle qui se montre à l'enfant qui dit le chapelet, qui le porte et l'égrène avec elle, qui lui recommande d'avoir son chapelet à elle et de le réciter.

Ainsi l'a bien compris notre piété. Elle a dédié à Notre-Dame du Rosaire la plus grande basilique. La prière de Lourdes c'est l'*Ave Maria :* sa prière et son chant, qu'égrène le carillon de son clocher et que répètent tant de clochers de France.

Et ce qu'on rapporte en souvenir de son pèlerinage à ceux qui croient et qui prient, c'est le chapelet, un chapelet indulgencié, un chapelet qui a touché à la Grotte, le lieu bénit où la Sainte Vierge elle-même l'a déroulé entre ses doigts comme pour guider notre prière.

III. — *Fatima : Notre-Dame du Rosaire*

Fatima ! C'est assurément l'apothéose de cette glorification du rosaire.

L'année 1917, pendant la première guerre mondiale, six mois de suite, du mois de mai au mois d'octobre entre les deux mois qui lui sont consacrés, le mois de Marie et le mois du Rosaire, la T. S. Vierge s'est montrée à trois enfants Jacinta, François, Lucie, à jour et à heure fixes, le 13 de chaque mois à midi. La dernière apparition a eu lieu devant 70.000 pèlerins ou curieux accourus, avec des prodiges dans le ciel qui ont fait croire à ceux prédits de la fin du monde.

Or, là aussi, la Sainte Vierge, comme à Lourdes, par sa manière de faire déjà, approuve et encourage la récitation du chapelet. La première fois qu'elle apparaît aux trois enfants, c'est au moment qu'ils viennent de dire leur chapelet au son de l'*Angelus* de midi selon la coutume de leur pays ; elle-même tient pendant à sa main droite un chapelet aux perles brillantes ; elle leur donne rendez-vous le 13 de chaque mois, toujours à ce même moment de la récitation du chapelet et choisit son mois du Rosaire pour sa suprême visite.

Mais le nouveau à Fatima, ce que nous n'avions jamais vu ni entendu dans les grandes apparitions précédentes, ce qui donne aux apparitions de Fatima leur caractère propre, c'est que le rosaire y tient la première place.

Pendant six mois et chaque fois, Marie fait aux enfants les mêmes recommandations : « ...Continuez à réciter toujours le chapelet avec dévotion (1re apparition) ; récitez souvent le chapelet (2e app.) ; Il faut réciter le Rosaire (6e app.).

Elle fait savoir qu'il lui est agréable qu'on célèbre solennellement sa fête de Reine du T. S. Rosaire et détermine elle-même l'organisation de la procession. Enfin, elle se nomme elle-même : Notre-Dame du Rosaire. Comme Bernadette à Lourdes, Lucie à Fatima avait insisté pour que l'apparition lui dît son nom. Elle lui avait répondu : « Le 13 octobre je dirai qui je suis. » Et le 13 octobre elle décline son nom suivant sa promesse : « Je suis Notre-Dame du Rosaire. »

En lisant le récit de Fatima, on ne peut que conclure : Fatima c'est la manifestation de la Reine du T. S. Rosaire ; la Ste Vierge est apparue là pour qu'on la célèbre sous ce vocable, en sa fête d'octobre ; elle est revenue six fois près de ces enfants afin de leur répéter le message essentiel : il faut pratiquer le chapelet et le rosaire.

Si notre monde est encore capable d'un peu d'attention aux choses surnaturelles, il lui est impossible de ne pas constater l'insistance de la Ste Vierge à prôner le rosaire. Il reconnaîtra la vertu de cette prière, à l'usage d'un rosaire bien compris, c.-à-d. récité, médité, vécu. Et il comprendra le message de Fatima que notre salut, comme celui du petit François, est suspendu à la pratique de l'*Ave Maria*.

* *

Après cela, est-il besoin de savoir que le don du rosaire à S. Dominique est histoire ou légende ?

Evidemment, nous tendons à cataloguer légende tout merveilleux des temps anciens, qui n'a pas de témoignages qualifiés.

Mais la Salette, Lourdes, Fatima ne sont pas événements du Moyen Age. Ce sont faits récents, minutieusement contrôlés et étudiés. Ils n'ont pas eu qu'un seul témoin. La foule se pressait autour de Bernadette après l'apparition du 11 février et le 13 octobre à Fatima, il y eut 70.000 spectateurs. Ont-ils été tous des hallucinés, des exaltés, des dupes ?

La Salette, Lourdes, Fatima, ce ne sont pas des souvenirs, mais de l'histoire toujours actuelle. Des milliers de pèlerins fréquentent chaque année ces hauts lieux et la Vierge y perpétue ses miracles des corps et des âmes.

Hommes de peu de foi, cœurs lents à croire, serons-nous enfin convaincus ? Il faudrait être sourds ou obstinés pour ne pas nous rendre à cet appel du ciel.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

II

« QUI ÊTES DANS LES CIEUX »

Mes frères,

Dieu est Père. Israël ne l'ignorait pas ; mais il a fallu la venue de Jésus pour mettre cette vérité dans tout son lustre. Ce fut la grande révélation du Maître que cette divine paternité qui vaut, non seulement pour le peuple élu, mais pour tous les hommes. Et c'est à lui que nous devons de pouvoir aborder. Dieu sans trembler d'effroi. Mais ce sentiment filial, qui est le signe distinctif de l'homme nouveau ne supprime pas les distances. Et si nous étions tentés de l'oublier, les quatre petits mots qui complètent l'invocation initiale du *Pater* nous le rappelleraient utilement : « Notre Père *qui êtes aux cieux.* »

I

Dieu est partout. Etant esprit, — et esprit infini, — il ne saurait être ni réparti ni enfermé dans l'espace. Il est présent dans tout l'univers, parce qu'incessamment, éternellement, il crée les mondes dans leur moindre détail ; et tout l'univers lui est présent parce que rien de ce qu'il crée n'échappe à sa science infiniment pénétrante.

Mais alors, comment peut-on dire que ce grand Dieu est « dans les cieux » ? C'est que, par sa beauté étincelante, la voûte étoilée est, de tous les aspects de l'Univers qui frappent notre vue, celui qui est le plus propre à nous saisir du respect que nous devons à ce Père, d'ailleurs si proche et si bon. Quand, dans le silence d'une belle nuit, nous contemplons ce fourmillement d'astres, dont chacun est situé à des distances quasiment infinies de notre globe minuscule, quand nous songeons à leur nombre, que les découvertes astronomiques a prodigieusement multiplié, à leur masse énorme, que l'on mesure aujourd'hui, quand, enfin, nous songeons à l'ordre rigoureux qui régit la marche de ces globes de feu, comment pourrions-nous n'être pas écrasés par la majesté inaccessible de Celui qui les a jetées à poignées dans l'infini de l'espace ? Et n'est-ce point parmi ces splendeurs du firmament que nous nous plaisons à fixer son séjour ?

Mais il est d'autres astres : ceux du monde moral, les anges et les saints. « *Fulgebunt sicut sol* », ils brillent comme le soleil, ils sont les soleils de l'univers spirituel, gravitant autour de Celui qui les meut par l'amour resplendissant de sa lumière et comme saisis, enveloppés, pénétrés par sa gloire. Voilà, à parler humainement, le séjour de prédilection de ce Dieu qui ne se renferme dans aucun espace. C'est dans cette société que notre foi parvient à rejoindre l'Inaccessible. C'est là que nous serons un jour. Tel est donc l'héritage qui est promis, de la façon la plus certaine, aux fils du Père. Céleste est ce Père ; céleste est la destinée de ses enfants. Voilà comme, d'un mot, si simple mais si poétique, Jésus nous donne une haute idée de notre destinée.

Car il suffit de raisonner juste pour découvrir la dignité de l'homme, esprit incarné, et qui ne peut pas, comme les animaux, pourrir tout entier dans une fosse. Si tout ce qu'il y a de noble dans l'humanité croit à notre survie, il n'y a que Jésus qui nous ait apporté des clartés, des certitudes sur cet au-delà, dont la raison, livrée à ses seules ressources, ne parvient pas à percer les voiles. En nous révélant d'une manière si vivante le Père céleste et son infinie majesté, il nous découvre en même temps notre grandeur inconcevable.

Nous ne sommes pas faits pour ramper sur ce petit tas de boue. La « vallée de larmes » où nous gémissons durant cette vie est le chemin qui mène à la « Maison du Père ». Tous ceux qui auront fait de leur vie un grand acte d'amour pour ce Père, prenant rang parmi ces humbles, ces pauvres, ces doux, ces pacifiques, ces affamés de justice, ces persécutés, que Jésus proclame bienheureux, tous ceux-là « entreront dans la joie de leur Maître », de leur Roi magnifique, de leur Père infiniment bon. Ils s'asseoiront au banquet des noces éternelles où se célébrera l'union définitive de Dieu et de l'Humanité, transfigurée dans le Christ. Des trônes nous attendent, qu'aucune révolution ne peut jeter bas. Fils de Roi, rois nous-mêmes à jamais, voilà notre condition, voilà l'enjeu de cette existence précaire, qui est un combat incessant, à la conquête d'un bonheur et d'une gloire qui nous dépassent infiniment.

II

Appliquons, à présent, ces vérités magnifiques à notre attitude envers Dieu, et envers nous-même.

1. *Envers Dieu,* d'abord. C'est notre Père, nous dit Jésus, mais un Père céleste, dont la majesté s'impose à notre respect. Il arrive, parfois, que les enfants traitent leurs parents en camarades. Cette mode n'est pas de mise avec notre Père du ciel.

Quand nous lui parlons, d'abord, gardons une posture qui traduise notre sentiment

très actuel et très vivant pour celui qui, à la fois, nous est si présent et nous dépasse infiniment. Les premiers chrétiens priaient debout. Nous, à genoux, les mains jointes, les yeux baissés. Que cet agenouillement, que ces marques de respect honorent celui à qui ils s'adressent ; soignons notre attitude et faisons prier notre corps. Faisons prier nos lèvres, si nous faisons passer par elles notre prière. Ne marmottons pas, ne courons pas la poste, en prononçant des mots chargés de traduire et d'exciter nos sentiments religieux. Nous ne sommes pas aux pièces. Un seul *Pater* récité lentement, savouré mot par mot, vaut infiniment mieux que tout un chapelet expédié.

Mais, surtout, « haut les cœurs ».

La prière est une élévation de l'âme. Tenons donc notre pensée au-dessus des agitations de nos terrestres soucis, de tout ce bruit, de tous ces miroitements qui accaparent notre attention et la détournent si bien de Dieu que nous en arrivons à ne plus savoir ce que nous faisons-là, les genoux ployés et ce que nous disons dans nos balbutiements dévots. Nous doutons-nous que c'est à Dieu que nous parlons ? Dans quel saisissement ne devrions-nous pas être plongés quand nous nous adressons au Tout-Puissant ! Ecrasés, anéantis devant « *Celui qui est* » nous autres, pauvres vers de terre, comme nous devrions traduire par notre attitude révérentielle le sentiment qui incline notre misère devant la plus haute paternité qui soit ! Comme, en sa présence, nous devrions être loin de ce bas monde, emportés vers les hauteurs spirituelles où Dieu poursuit sa vie et, en quelque sorte, comme les saints qu'a saisis l'extase... En approchant d'un chrétien qui prie, il semble qu'on devrait avoir l'impression d'entrer en contact avec le divin...

Ecoutez Jésus nous recommander de « fermer notre porte », de nous retirer dans notre chambre la plus secrète, et cela s'entend de ce qu'on appelle couramment le recueillement intérieur. Voyez Jésus en prière, la nuit, sur la montagne, et que son extase en face de son Père vous donne envie de l'imiter !

Et quand nous *parlons de Lui,* ah ! comme il faudrait surveiller nos paroles, ne fût-ce que pour ne pas donner dans le ridicule du bon Garo, regrettant, dit La Fontaine, de n'être pas admis au conseil « de Celui que prêche son curé — tout en eût été mieux ! » N'y a-t-il pas bien de l'outrecuidance à juger Dieu comme nous faisons ? « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? Dieu n'est pas juste. » Pour le citer à notre barre, nous le ravalons au rang de délinquant, nous lui demandons des comptes, nous lui appliquons les règles de notre justice boiteuse et de notre courte sagesse... « Mes jugements ne sont pas vos jugements, nous répond-il par le prophète ». Redisons plutôt, avec S. Paul, devant des événements qui nous déconcertent : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! qu'ils sont incompréhensibles ses jugements, qu'elles sont inaccessibles ses voies ! » Ou plutôt, taisons-nous : le silence de l'adoration soumise peut seul honorer le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre...

2. D'autre part, le regard et le cœur levés jusqu'au ciel, nous pourrons régler dans la Vérité notre attitude envers la vie et *envers nous-même,* c'est-à-dire la juger de haut et nous estimer à notre prix.

Commençons par nous. Vous valez mieux que les lis et les passereaux et même que le monde entier ? « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Qu'est-ce que la terre avec tout son or, tout son pétrole, toutes ses richesses, qu'est-ce que l'univers, avec les forces qui s'y jouent, au prix de l'âme, je ne dis pas de l'artiste de génie ou du savant, mais du petit enfant, dont l'Ange gardien voit la face du Père ? Nous sommes « de la famille de Dieu ». Notre Père est le Maître de l'Univers. Il règne à jamais dans la gloire, et il nous communique dès ici-bas sa propre vie, que nous devons vons mettre en valeur, pour nous épanouir dans le partage de cette gloire éternelle, qui est le lot, l'héritage des fils d'adoption de ce Dieu très bon.

Voilà notre grandeur, incommensurable à toute autre, puisqu'elle est d'un ordre qui n'est pas de cette terre. Voilà notre dignité inaliénables et la source éminente de tous nos droits. Fils de Dieu en train de conquérir un héritage céleste, ce n'est pas nous qui sommes créés pour la société, mais la société pour nous. L'Etat peut nous contraindre par la force à nous laisser absorber dans son immense machine. Mais la force n'est pas le droit et le droit, même violé reste inviolable : la personnalité humaine est, ici-bas, le seul absolu.

Rectifions donc nos sentiments sur le monde et sur la vie, que nous jugeons trop souvent en les rapportant, non aux valeurs éternelles mais aux valeurs qui passent.

Redressons nos jugements. Appelons bien ce qui nous conduit au ciel, ce qui peut nous aider à le gagner. Et mal, cela seulement qui nous détourne du But unique, du but suprême de toute vie.

Haussons nos désirs jusqu'à la suprême ambition qui s'impose à des fils de Dieu. L'Eglise demande au Père céleste pour nous « de désirer ce que Dieu nous promet, afin que dans les vicissitudes de ce monde nos cœurs soient fixés là où sont les vraies joies... »

Elargissons nos demandes à la mesure de nos destinées. Cherchons et donc demandons d'abord le Royaume des Cieux, comme Jésus nous y invite dans l'Oraison dominicale ; — nous y viendrons en son temps.

Enfin, *tendons nos efforts* sans relâche vers le but sublime qui nous est assigné, c'est-à-dire vers la Maison du Père, où nous est fixé le grand rendez-vous...

* *